

SOS de supporters en détresse

AMBIANCE Retour sur le profil des fidèles de l'OM qui ont participé à l'action

Considérés comme des "casseurs", ils ont été présentés tels une "horde sauvage" par Jacques-Henri Eyraud, le président qui a aussi fait usage du mot "barbarie", très loin des réflexions anthropologiques de Claude Lévi-Strauss ("Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie"). L'actionnaire américain Frank McCourt, lui, les a taxés de "groupuscules de voyous", allant jusqu'à comparer les incidents de La Commanderie à l'insurrection du Capitole, à Washington... Quoi qu'ils disent, quoi qu'ils fassent, les supporters de l'OM qui ont mené une action coup de poing samedi à La Commanderie, provoquant le report du match contre Rennes, sont tous mis dans le même panier.

La condamnation de l'assaut sur le centre d'entraînement du club marseillais est unanime, logique à la vue des délits commis, mais les raccourcis sont empruntés à grandes enjambées. "Ce sont des inconscients et des irresponsables", pestait un fan invétéré, fidèle abonné en tribune Ganay, qui ne tolère pas, à juste titre, "la violence et les dégradations". Comme beaucoup. "Ce ne sont pas des supporters", croyait lui aussi savoir Habib Beye, ex-joueur et capitaine devenu consultant, au micro de Canal+. À écouter les commentaires, la mention "hooligans désœuvrés" semble inscrite sur leur front. Un terme utilisé en milieu de semaine par un dirigeant de l'OM, dans une communication aux différents responsables d'associations: "Seul bémol, votre refus de rencontrer les joueurs et le staff, leur reprochait-il (les groupes

ont zappé les vœux présidentiels). Cela aurait été une belle occasion de faire mentir nos détracteurs et "amis" journalistes, qui pensent et écrivent que vous êtes des hooligans désœuvrés", ironisait cette huile olympienne. On ne sait plus vraiment qui instrumentalise qui, mais l'OM insinue (ou fait savoir aux intéressés) que les médias ont une part de responsabilité.

Les mêmes qui sont loués pour leur ferveur et leurs tifos

L'amalgame avec le mot "hooligan" souligne pourtant une méconnaissance totale de l'environnement marseillais. Penser qu'il ne s'agit pas de supporters est une autre erreur fondamentale. "C'est un défaut d'analyse qui empêche de réfléchir et de tirer des leçons pour agir autrement", pointe Ludovic Lestrelin, enseignant-chercheur à l'université Caen-Normandie, sociologue et spécialiste du monde des supporters (lire ci-dessous). Pour autant, dire qu'ils le sont ne justifie pas les débordements et n'exempte pas de le dénoncer. Ni d'expliquer les nuances au sein du mouvement ultra. Cette mentalité importée d'Italie au milieu des années 80 dont Marseille a été l'incubateur en France, bien avant les start-up, sous l'impulsion du CU84. Car il faut bien comprendre que les 380 individus qui ont participé à cette expédition sont des fidèles jusqu'au bout des ongles du club marseillais. Ils ne sont pas les écerclés que l'OM veut présenter et sont au contraire conscients des risques encourus (interpellation, mise en examen, dis-

solution...) pour exprimer leur ras-le-bol avec fracas. Sur la masse, moins d'une centaine d'individus s'est d'ailleurs risquée à l'intrusion. Et ceux-là n'ont pas tous participé aux dégradations.

Issus de tous les groupes mais réunis samedi sans signe distinctif, ce sont les mêmes qui sont portés aux nues pour la ferveur incomparable qu'ils diffusent au Vélodrome. Les mêmes qui animent les virages et les parages. Les mêmes qui réalisent des tifos spectaculaires sur lesquels beaucoup s'extasient. "Les mêmes qui font des maraudes au profit des plus démunis et organisent des actions de solidarité", ajoute Sébastien Louis, historien de référence sur les ultras (voir ci-dessous). Habitué des travées du boulevard Michelet depuis 10, 20, 30, voire 40 ans pour certains, ils représentent la mémoire du club et perpétuent sa légende, quitte à protester.

Dans le cortège formé samedi, derrière les leaders, toutes les générations (des plus jeunes aux plus expérimentés) se croisent donc. Un front commun au sein duquel il y avait des pères de famille, des gens insérés socialement le plus souvent, quelques femmes aussi, loin des idées reçues. Et à la marge des éléments moins contrôlables, voire pas du tout. "On en voit de plus en plus se radicaliser et là, il y avait cette volonté, à l'image de ce qui se passe dans la société avec les manifestations traditionnelles", constate un ancien, retiré des affaires. Mais là, depuis le temps, il fallait crever l'abcès."

Jean-Claude LEBLOIS



Eyraud n'a pas l'intention de quitter son poste de président de l'OM. / PHOTOS DAVID ROSSI ANTOINE TOMASELLI, F.L., J.-C.L. ET CAPTURE D'ÉCRAN.



LES 3 QUESTIONS À LUDOVIC LESTRELIN, ENSEIGNANT-CHERCHEUR

"Aux dirigeants d'apaiser"

1 Que pensez-vous du terme "faux supporters"?

C'est un défaut d'analyse. Ça peut être une ficelle pratique, mais bien sûr que ces gens sont membres des groupes de supporters. C'est une vieille histoire que de chercher à saisir les contours de la figure du supporter, de son rôle. Toutes proportions gardées, dans les années 20-30, quand le rôle du supporter s'affirme dans les stades, il y a déjà des questions comme "jusqu'où doit aller l'action du supporter?" Dès lors qu'il sort de son rôle prescrit, qui serait celui de soutenir au stade, cela fait débat. Mais se contenter de cette lecture, ce serait rater ce qui amène à de tels débordements. Cela empêche de voir le nœud du problème.

2 Cette contestation est latente et persistante, ce n'est pas simplement une réaction par rapport à une crise de résultats passagère.

Oui, c'est beaucoup plus profond que de simples éléments sportifs et conjoncturels. Il faut aussi sortir du cadre marseillais, car on ne l'observe pas qu'à Marseille, mais aussi ailleurs en France. C'est l'aboutissement d'une dégradation progressive des rapports entre les groupes de supporters et cette direction précise. Cela touche aussi à des problèmes structurels qui traversent tout le football professionnel français. Selon moi, la question pivot est: "Comment assurer la stabilité et la continuité des clubs, faire en sorte qu'ils soient fidèles à leur identité, tout en étant compétitifs sportivement et économiquement?" L'enjeu est de concilier la nécessité de s'adapter aux changements brutaux imposés par le foot pro, tout en garantissant l'idée que les clubs sont des structures fidèles à une histoire et un passé. C'est pour cela que les gens ne s'y retrouvent pas: il y a des investisseurs nouveaux, dont on ne sait parfois pas très bien ce qu'ils viennent faire, qui veulent opérer des changements rapides, modifier les façons de travailler, de parler au public, de cibler la nouvelle clientèle. Les supporters au sens large, eux, sont sur du sentiment, de l'affect. Ils ne se voient pas comme de simples clients, ce n'est pas un rapport économique. Ce que n'ont pas compris les dirigeants français. Il y a un pro-

blème de réflexion en France sur le football. Je ne dis pas que les dirigeants ne réfléchissent pas, mais qu'ils ne disposent pas d'une vision suffisamment large de leurs sujets et des problématiques qui se posent à eux. C'est extrêmement complexe de piloter un club. Mais pour agir, il faut réfléchir et s'adosser à un certain nombre de connaissances. Les clubs sont un peu plus que des entreprises, avec des dimensions sociales, historiques, culturelles. Vous devez vous appuyer sur la sociologie, des sciences politiques, de l'histoire. C'est une façon de respecter le public et, pour moi, c'est la condition sine qua non pour bien travailler. Quand ce n'est pas le cas, cela crée un mécontentement larvé, dont les groupes se font les porte-voix. Ce qu'on a vu à Marseille est la partie visible d'un mouvement plus profond de désamour et de mécontentement.

3 Quel regard portez-vous sur les réactions des dirigeants? Eyraud dit "partir au combat", McCourt compare La Commanderie au Capitole. On sent un rapport de force, là où il faudrait nuance et recul. On se dit que ça pourrait mal finir...

Tout à fait. Les actes sont inacceptables, il n'y a aucune ambiguïté là-dessus. Mais ce dont ont besoin les dirigeants et les clubs, c'est du recul analytique. Il faut refroidir la situation, avoir le sens de la nuance et chercher l'apaisement. Là, il y a une responsabilité forte des dirigeants de l'OM, ce sont eux qui doivent apaiser. S'ils avaient un minimum de lucidité, ils devraient se rendre compte que ce sont les virages qui font tenir le club depuis 25 ans. C'est le principal argument marketing. Il y a eu des embellies sportives, mais quand même... Alors, vous pouvez vous couper définitivement de ceux-là, mais je ne donne pas cher de la peau de l'OM à moyen terme. Il ne faut pas oublier qu'on est dans une ville pauvre, marquée par de très fortes inégalités. Si vous pensez pouvoir remplir le Vélodrome avec des gens qui viennent de loin pour passer le week-end à Marseille, c'est une erreur. Ce n'est pas Barcelone, ni Paris. C'est un moment charnière.

J.-C.L.

SÉBASTIEN LOUIS, SPÉCIALISTE DU MOUVEMENT ULTRA

"Un cri d'amour envers l'OM"

Historien, spécialiste du mouvement ultra et auteur du livre "Ultras, les autres protagonistes du football", Sébastien Louis, ancien membre du CU84, n'a "pas vraiment été étonné" d'observer les débordements, samedi, à La Commanderie. "Je ne les cautionne pas, précise-t-il. Mais ils s'inscrivent dans une véritable frustration des supporters marseillais par rapport à la direction du club depuis quatre ans. Il suffit de regarder l'historique des banderoles au stade pour le mesurer. J'ai un regard distancé. En tant qu'historien, je me souviens de 1999. Je sais aussi qu'à Marseille, comme ailleurs en France et en Europe, les supporters ont été capables de chasser les dirigeants qu'ils estimaient ne pas être à leur place. Le stade est le miroir de la société, et les ultras sont les syndicalistes d'un football populaire. Le président de l'OM est d'ailleurs très mal placé pour dire qui est un vrai ou un faux supporter. Il est là pour gagner de l'argent et transformer un club de football en sorte de Disneyland pour clients fortunés, estime-t-il. À Marseille, on a affaire à des gens passionnés qui ont l'impression d'être dépossédés de leur objet. Le foot s'est transformé, ce n'est plus un sport professionnel, mais une industrie du loisir. Dans ce monde, les supporters ont de moins en moins leur place et leur mot à dire. En faisant intrusion à La Commanderie samedi, l'idée, dans un contexte sanitaire très difficile, était de faire une action coup de poing. Il faut aussi le voir comme un cri d'amour envers l'OM. Ces supporters seront toujours là dans 10, 15, 20 ans, alors que les actionnaires seront partis dans un mois, une saison ou quatre ans. Ils sont extrêmement passionnés, et dans une ville aussi méditerranéenne que Marseille, il y a aussi un côté négatif. Mais ce serait la même chose à Stockholm. D'où l'idée du syndicalisme. Ils ne défendent pas un joueur, mais un maillot, une institution, un blason qui a plus de 122 ans d'histoire."



En mai 2019, les Ultras demandaient déjà la démission de "JHE".

/ DAVID ROSSI

Que pense-t-il du rapport de force installé entre la direction et les fidèles des virages? "Il est défavorable au président. Les supporters ont quelque chose pour eux que n'a pas Eyraud, c'est le temps. Dans un projet sportif, commercial et marketing, c'est un aspect déterminant. Depuis plusieurs mois, voire deux ans, il y a une réelle remise en cause des dirigeants et de leurs projets. Leurs interrogations sont justifiées, mais en face, ils ont des gens qui font la sourde oreille. On voit bien que les dirigeants sont en dehors de la réalité, à l'image des droits tv. Le football français est à bout de souffle, il doit être refondé. Que ce soit à Saint-Étienne, à Valenciennes, à Nantes ou à Marseille, il y a une contestation très forte des dirigeants." Pour lui, comme pour beaucoup, le départ de Jacques-Henri Eyraud, qui ne cesse de mettre de l'huile sur le feu, est inéluctable pour apaiser la situation. "Le président de l'OM s'enferme dans une posture victimaire malsaine. Il aurait dû assumer ses responsabilités plutôt que de laisser les joueurs et le staff en première ligne. Il est dans le rôle du requin d'un néolibéralisme à l'excès", cingle Sébastien Louis.

J.-C.L.